



Institut Florimont

L'école, ma seule lumière

Tout le monde pensait que l'école allait fermer. Mais quand Madame Diallo, la nouvelle directrice, est arrivée, tout s'est mis à changer très vite...

Le ciel de Gaza était chargé de cendres et de fumée, comme une toile d'ombre peinte par la guerre. Les bombes et les sirènes rythmaient nos journées. Les maisons à moitié détruites, les ruines des rues, tout respirait le gris et la peur. Depuis ma fenêtre, je voyais le monde qui s'effritait. Et moi, je regardais ce chaos depuis ma maison, seule fille d'une famille de cinq enfants. Mes quatre frères... partis, emportés par la violence et la politique.

Je m'appelle Fatima. À quatorze ans, toute la mémoire et l'histoire de ma famille reposent sur mes épaules. Les traditions voudraient me confiner, me taire. Mais je veux apprendre. Je veux survivre dans ce monde de ruines. Et cette école francophone pour enfants démunis... c'est mon seul rayon d'espoir.

Le jour où Madame Diallo est arrivée, elle a franchi la grille rouillée avec une énergie qui semblait traverser l'ombre autour de nous. Son regard portait une chaleur inattendue, comme un éclat de soleil à travers les nuages de poussière.

« Bonjour. »

Un mot simple, mais qui avait la force d'une étincelle.

Les jours suivants, elle était partout, observant chacun d'entre nous avec attention. Cette manière de regarder réveillait quelque chose en moi : la certitude que je pouvais exister, malgré la guerre et la perte.

Un matin, elle est entrée dans notre classe. La lumière filtrait à peine à travers les vitres fissurées. Le professeur, fatigué et silencieux, poursuivait son cours comme un rituel. Puis Madame Diallo a dit :

« Aujourd'hui, nous allons écouter quelqu'un d'autre. »

Elle a cherché du regard et a dit mon nom : Fatima.

Depuis la mort de mes frères, personne ne m'appelait ainsi. Mais ce simple nom m'a tirée de l'ombre. « Lis », a-t-elle dit doucement. J'ai pris le livre et j'ai commencé à lire. Les mots tremblaient entre mes mains, mais peu à peu ils ont créé un chemin de clarté au milieu de la poussière. Les autres élèves m'écoutaient, attentifs. Chaque phrase était un rayon fragile, qui fuyait le gris de la guerre.

Les murs de l'école étaient abîmés, mais chaque tableau, chaque dessin coloré, chaque mot écrit à la craie était un éclat qui dissipait l'obscurité. Madame Diallo nous a donné des feuilles et des stylos :

« Écrivez ce que vous n'avez jamais dit. »

J'ai écrit sur mes frères, sur Gaza, sur ma colère et ma tristesse. Puis sur mes rêves. Peu à peu, mes mots se sont transformés en fils de lumière, tissant un pont vers un avenir que la guerre voulait effacer. Les autres enfants ont suivi, chacun découvrant sa voix, sa lueur dans l'ombre. Ensemble, nous avons compris que l'école était notre unique issue, le passage vers un monde possible.

Un jour, elle m'a demandé :

« Pourquoi tu ne parlais pas avant ? »

J'ai haussé les épaules.

« Parce que personne n'écoutait. »

« Alors maintenant, parle », a-t-elle répondu.

Chaque mot que j'écrivais, chaque phrase que je prononçais, éclairait un peu plus la grisaille de nos vies, et je sentais mes épaules s'alléger.

Puis le conflit se rapprocha de notre quartier. Certains pensaient que nous devions fermer l'école. Mais je savais qu'il fallait continuer. Sans elle, tout serait ténèbres. Cette école, c'était mon phare au milieu des ruines, mon unique possibilité de me reconstruire.

Madame Diallo ne montrait jamais la peur. Elle nous disait :

« Soyez vous-mêmes. Apprenez, parlez, créez. Chaque mot, chaque geste, est un rayon de résistance. »

Et nous avons été ces rayons.

Puis, un matin, elle n'était plus là. Son bureau vide, la cour silencieuse. Mais j'ai compris : elle n'avait pas disparu. Elle avait allumé en nous la force de continuer, la clarté qui traverse les

ténèbres, l'espoir de sortir de la tragédie.

Aujourd'hui, je continue. J'écris, j'apprends, je transmets. Chaque mot est un hommage à mes frères, à ma famille, à Gaza. Chaque mot est un acte de survie et d'espoir.

Cette école n'est pas seulement un lieu d'instruction. Elle est mon refuge, ma force, mon avenir. Et moi, Fatima, je suis sa gardienne. La seule fille d'une famille dispersée, mais debout, prête à transmettre la lumière que la guerre n'a pas pu éteindre.

Tant que cette école existera, tant que je lis, j'avance sur ce chemin lumineux.

Et chaque jour, je sais que l'espoir peut naître même dans les cendres.

